

Le titre original pourrait sans doute être traduit littéralement par le jour de la Saint-Jean. Que se passe-t-il à la St Jean ? On se rassemble, on fait la fête, on attend la nuit, on fait un grand feu... On célèbre le solstice d'été. On oublie tout, on a lavé le linge sale. Vive la nuit la plus courte et le jour le plus long.

Le narrateur fait sa propre lessive. A-t-il fui ? S'est-il fait viré ? En tout cas il s'adresse à son ex. La destinataire (viendra, viendra pas) est bien le lecteur (lira, lira pas) grâce à qui l'œuvre existe, existe pas. Une grande bouée à la mer nous tient en haleine. Réfugié depuis quatre saisons dans un village français, l'allemand rapporte par le menu son ensevelissement dans les histoires des autres. Façon de ne pas oublier sa propre histoire. Généralement, on fuit une histoire douloureuse qui vite nous rattrape. Ici, c'est l'inverse. Le narrateur, sans nom, un impersonnel très singulier, un étranger qui attend et qui n'attend pas celle qui viendra-viendra pas, devient, malgré lui malgré elle, le réceptacle des bien réelles sales petites histoires d'un village français, de tous les villages du monde.

« Le monde fait mille pas de long ». Alpha et Oméga. Le narrateur ressemble aux narrateurs de Kafka et nous renvoie à nous-mêmes. Impersonnel universel. Lewinsky ? Un Thomas Bernhard sans ses lancinantes litanies répétitives. Sous quel diktat vit-il ? Quelle fut donc sa faute ?

Dame traductrice a bien raison. La Saint-Jean et son cortège symbolique puissant est bien mis en abîme. Les perspectives n'en sont que plus soulignées. « Une agréable perspective quand on est en train de chercher une tombe » (p. 123). Les campagnards, paysans de souche ou néo-ruraux, parlent peu et parlent trop. Le silence est éloquence et le narrateur décode les signes. Signes de la misère humaine et de l'insociable sociabilité. Signes de morts, de trahisons, de coucheries et d'hypocrisies. Avant la saga brillante d'une famille dans le temps (Melnitz), Lewinsky a commis la saga d'un village dans l'espace rural d'une France profonde. Le Pays perdu de Pierre Jourde est retrouvé par la distance de la culture. Là, on se croyait chez soi et on est mis à mal. Ici, il n'est pas chez lui et il est pris dans un flot où Clochemerle est neutralisé, banalisé et du coup plus présent. L'humour est égal à celui de Gabriel Chevallier. Car tout aussi tragique.

Einführung. Chez soi dans l'autre. Le narrateur étranger navigue et nous embarque. Plongée et traversée mêlées dans des quotidiens saisissants de vérité et de simplicité.

« Que pourrait-il y avoir de plus captivant qu'une vie étrangère, décelée à travers un rideau ? (Notre propre vie ? Peut-être. A condition d'en avoir une) » p.31.

Le narrateur se remplit et nous envahit d'histoires d'autres. Monsieur Saint-Jean se tape la femme du garde-barrière. Le conseiller municipal, marchand de vins de son état, vante les mérites d'un bureau d'étude en espérant une caisse de bonnes bouteilles. Valentine est tombée d'une fenêtre à trois heures du matin. Une statue de la Vierge est kidnappée pour réapparaître par miracle enluminée d'un cigare à moustaches. Des graffitis pornographiques dans des lieux incongrus sur des objets insolites.

Mademoiselle est tuée. Le père du maire est accusé d'un ancien meurtre...

Même si on ne parle pas à un allemand, l'allemand capte tout. Autour d'un verre de vin de paille, les langues se diluent. Langue de vipère, prompt à dénoncer le moindre défaut du voisin ; voisin qui en retour, animé par de vieilles salades de l'époque de l'occupation allemande, se venge en propageant des rumeurs ou pire. Pas besoin d'imagination. Les âpres réalités exaspérées des villages sautent aux yeux. Et l'œil non seulement écoute mais entend tout. Villageois, ne prenez pas l'étranger pour un naïf : il en sait plus long que vous. Et tout l'art de Lewinsky consiste à lier ce qui est éparé. Dans les familles élargies que sont la vie des villages, le mal s'intensifie. Inutile d'en ajouter. Laisser promener un miroir le long du chemin de croix. Il prendra de l'erre, libre, et ses virtualités, humaines trop humaines, composeront un savoureux chef-d'œuvre. Un vrai feu de la Saint-Jean, fou et sans artifices. Un embrasement sublime dont le narrateur est exclu par les personnages qui se mettent en scène sans rien demander à personne. Qui parle ? Lewinsky, en une modestie extrême, s'efface pour laisser la place à ceux qui l'occupent. « J'ai saisi que ça n'avait rien à voir avec moi, rigoureusement rien, que je n'étais qu'un simple spectateur, un parmi d'autres, ils avaient déjà tous trouvé leur rôle, l'Indigné, le Choqué, l'Apitoyé... » (p.180). Ici les banalités induisent les créations les plus inédites et les plus loufoques. L'effet comique est garanti quand le clown ne sait pas qu'il est un vrai clown, qu'il se prend au sérieux, comme tout le monde.

Débordé le narrateur ? Comme miné par l'obsession de l'absente à laquelle il s'adresse en ritournelle compulsive quoiqu'espacée, il revient à elle, ancre récurrente, ange fugace. « J'ai oublié la couleur de tes yeux. » (p 247).

L'anamnèse est paradoxale : le mieux on veut oublier, le pire vous rattrape, la honte en prime, le désarroi en gage.

La leçon est dure : ne racontez pas vos histoires à une absente ! Sauf pour en faire un beau livre. Du passé surgit parfois de drôles de surprises. Prouesse de l'intensité dramatique. Que pèsent les anecdotes bucoliques au regard de la passion passée ? La destinataire du livre pourrait bien ressurgir au sein même de l'œuvre. L'amour pur est toujours impossible. « Regarder le soleil en face sans se brûler les yeux implique d'être resté un ange. » (p.273).

Trouve-t-on la paix quand on aime ? Le calendrier est vide. La procrastination singe l'attachement. Et seuls ceux qui donnent tout parviennent à prendre racine.